

***Le Mur Invisible*, Marlen Haushofer. Contexte biographique et historique**

I. Marlen Haushofer, la simple vie d'une femme

Marlen Haushofer naît en 1920 à Frauenstein en Haute-Autriche. Issue d'un milieu modeste (son père était garde forestier et sa mère femme de chambre), elle passe une bonne partie de son enfance dans une maison forestière, où elle découvre un cadre de vie simple, dans une Autriche pastorale et tranquille. Son père développe en elle un goût pour les animaux, pour la forêt et les activités agricoles, dont *Le Mur invisible* est sans doute en partie un écho.

Elle grandit dans une Autriche occupée par l'Allemagne nazie. En 1939, après l'obtention de son baccalauréat, elle effectue donc son « service du travail » en Prusse-Orientale. Ce *Reichsarbeitsdienst*, dit « RAD », était une organisation paramilitaire obligatoire qui visait à endoctriner la jeunesse et à fournir une main-d'œuvre pour l'économie de guerre.

Après des études germanistiques et en histoire de l'art, elle épouse en 1941 Manfred Haushofer, séjourne avec lui à Prague, puis à Vienne, Graz, avant de s'installer en 1947 à Steyr. Manfred, dentiste, installe dans cette petite ville bourgeoise son cabinet, en 1950. Il est toutefois un époux volage, qui enferme Marlen dans son rôle de mère.

En 1968, on lui diagnostique un cancer des os. En dépit de nombreux soins, d'opérations de la moelle épinière, elle succombe à sa maladie en 1970, alors qu'elle n'a que cinquante ans.

II. Marlen Haushofer, écrire pour ne pas perdre la raison

A. L'écriture, la vie

Marlen Haushofer a cultivé son goût pour l'écriture tout au long de son existence, goût personnel qu'elle cultive comme une sorte de jardin secret. Enfermée dans sa vie et dans une situation conjugale qui ne l'épanouissait guère, prisonnière de son rôle d'épouse et de mère, elle a cherché dans l'écriture, comme la narratrice du *Mur invisible*, non pas seulement « le seul plaisir d'écrire », mais un « moyen de ne pas perdre la raison » (p. 9).

Hans Weigel, un ami rencontré à Vienne, a beaucoup contribué à faire connaître ses œuvres auprès d'éditeurs ou de radios autrichiennes, pour être lues à l'antenne, dès les années 1950. Ainsi, comme pour chercher son destin littéraire véritable, Marlen Haushofer s'essaie à divers genres : des récits et nouvelles, comme *Nous avons tué Stella* (longue nouvelle, publiée en 1958, parfois considérée comme un roman) *La Cinquième Année* (recueil de nouvelles et de récits, publié en 1952), *La Nuit* (ensemble de récits publiés en 1968) ou des romans comme *La Porte dérobée* (1957), *Le Mur invisible* (1963) ou *Dans la mansarde* (1969). Elle écrivait aussi des livres pour la jeunesse et des pièces radiophoniques. Autrice prolifique malgré tout, elle reçut de nombreuses reconnaissances de son vivant comme le Prix national autrichien d'encouragement pour la littérature (1953 et 1968) ou le Prix de la littérature enfantine de la ville de Vienne (1965 et 1967). Pour *Le Mur invisible*, elle reçoit le prix Arthur-Schnitzler en 1963.

B. Une écriture autobiographique?

Si la narratrice du *Mur invisible* cherche son moyen de survie par l'écriture, est-elle un avatar de notre romancière ? Dans un entretien avec Elisabeth Pablé en avril 1968, Marlen Haushofer disait :

« Je n'écris jamais sur autre chose que mes propres expériences. Tous mes personnages sont des

parties de moi, pour ainsi dire des personnalités dissociées que je connais assez bien [...]. Je suis d'avis que, au sens large, tout ce qu'un écrivain écrit est autobiographique. »

Son œuvre serait ainsi, selon ses propres dires, une projection d'une partie de sa propre vie. L'amour de la nature, l'oppression des femmes dans une société patriarcale, la découverte d'un monde nouveau, la nécessité d'écrire... tous ces thèmes liés à la vie de la romancière deviennent des sujets du *Mur invisible* comme du reste de son œuvre.

Le roman pourrait ainsi avoir quelques aspects autobiographiques. Marlen Haushofer souffrait en effet d'être obligée, en tant que femme, de jouer du masque social et des faux-semblants, à son époque. L'écriture apparaît ainsi comme une forme de survie dans cette société bourgeoise étreinte, dans ce monde de mensonges. Lors de sa première année de survie, la narratrice du roman raconte ainsi la peur de la perte des êtres chers, peur qu'elle ressentait déjà dans sa vie d'avant. Elle évoque n'avoir, dans sa vie citadine, « jamais osé parler à quiconque de ce lourd fardeau, un homme ne m'aurait pas comprise, quant aux femmes elles ressentaient la même chose. C'est pourquoi nous préférons nous entretenir de robes, d'amies ou de théâtre et rire ensemble, sans jamais perdre de vue ce souci qui nous dévorait en secret » (p. 82). La narratrice explique ici le masque de l'hypocrisie sociale, celle d'une apparente futilité féminine. Le choix des masques assumés par des êtres lucides, mais incapables d'affronter la puissance patriarcale, démontre la clairvoyance des femmes de sa génération, forcées à se distraire collectivement pour ne pas avoir à souffrir publiquement

III. L'Autriche et le monde de Marlen Haushofer

A. L'Autriche face à la puissance du mal...

Si la littérature parvient à signifier certains aspects des combats intérieurs de Marlen Haushofer, sans doute faut-il alors comprendre combien le contexte d'écriture imprègne l'œuvre. L'Autriche des années 1960 était traditionaliste et vivait sous la menace latente d'une guerre nucléaire. Si la romancière grandit dans un cadre pastoral et reculé, Steyr, où elle emménage avec son mari en 1947, est en revanche une petite ville de province très conservatrice, connue à l'époque pour développer l'industrie des armes... Comme toutes les villes du pays, Steyr a subi l'occupation nazie. Le Reich allemand annexe en effet le pays en mars 1938 - ce rattachement porte le nom d'Anschluss - jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. L'Autriche redevient donc une République en avril 1945, mais la domination nazie court jusqu'en 1955, année où le pays retrouve sa souveraineté à la suite de la signature du traité d'État autrichien. L'Autriche dans laquelle grandit Marlen Haushofer subit ainsi l'occupation - elle est d'ailleurs contrainte à effectuer son « service du travail », outil de propagande du Reich allemand -, et devient à la suite de la libération un pays traumatisé.

Par ailleurs, dans ces mêmes années, la guerre froide entre le bloc de l'Est et celui de l'Ouest a commencé. L'Autriche, qui revendique officiellement une neutralité politique, est marquée par ces tensions, craignant une nouvelle fois d'être absorbée malgré elle dans ces conflits. L'Allemagne, dont elle est voisine, érige en 1961 la construction d'un mur, à Berlin, séparant deux blocs et deux mondes. Comment ne pas penser alors qu'en 1963, au moment où elle achève l'écriture d'un roman dont le titre original est *Die Wand* - littéralement « Le mur » -, l'autrice ne pense pas à cette frontière qui sépare deux parties du monde, en isolant l'une d'elles ?

De plus, au cours de cette même période, le spectre de la guerre perdure. Une menace nouvelle apparaît, car les États-Unis ont développé, dans les années 1950, une arme nouvelle, nucléaire, et le monde entier vit dans la peur d'une guerre atomique dévastatrice. La narratrice du *Mur invisible* évoque d'ailleurs explicitement cette menace dès les premières pages du roman : « À cette époque, on parlait beaucoup d'une guerre atomique et de ses conséquences, ce qui poussa Hugo à stocker dans son chalet de chasse une petite provision de denrées alimentaires et d'objets de première nécessité » (p. 12). Le spectre de cette arme redoutable qui tue les humains et les animaux, mais préserve les végétaux, pourrait dès lors trouver un écho dans le roman, et la construction du mur, si elle peut faire penser à celle ayant eu lieu à Berlin, pourrait aussi ressembler à une sorte de bunker fictionnel et expérimental qui isole certaines parties du territoire du reste du monde, alors que l'autre partie aurait été ravagée par un cataclysme que la narratrice imagine d'une envergure exceptionnelle : « Déjà ce dix mai, j'étais certaine que la catastrophe avait été d'une très grande envergure » (p. 46). La menace d'une fin du monde marque donc les esprits, et Marlen Haushofer fait alors de son roman la traduction des hantises de son époque.

B. L'Autriche et la puissance des mâles...

L'Autriche des années 1960 se libère donc progressivement de l'emprise nazie, mais les spectres de cette époque rôdent encore, notamment dans les pratiques culturelles. Les villes du pays sont empreintes des mœurs bourgeoises peu progressistes, qui croient en des valeurs traditionalistes et familiales, en réduisant les droits des femmes à ceux de la maternité ou des tâches domestiques. Les œuvres de notre romancière sont hantées par ces questions, et représentent des personnages féminins qui cherchent à s'imposer dans une société patriarcale.

L'Autriche de l'après-guerre est en effet un pays très catholique, dont les croyances sont ancrées dans les pratiques sociales. Elles engendrent des manières de penser et des visions de la famille extrêmement réductrices. Il est intéressant de comparer, à ce titre, les deux personnages féminins du roman, la narratrice et sa cousine Louise, qui sont très différents sur cet aspect. Si la narratrice est une femme veuve, mère de deux enfants déjà autonomes, Louise, elle, semble se plier à des activités masculines comme la chasse, ce qui provoque l'aversion de la narratrice : « Louise chassait avec passion. C'était une rousse à la santé robuste qui flirtait avec tous les hommes qui croisaient son chemin. Comme elle détestait tenir une maison, elle était ravie que je m'occupe de Hugo, que je lui prépare son chocolat ou lui mélange ses innombrables mixtures » (p. 11-12). D'emblée, donc, les deux femmes se distinguent quant à leurs rôles dans le foyer et leur soumission à la figure masculine. La représentation de la répartition genrée dans la société se dévoile ici, et ce dès le début du roman.

Quelques pages après, alors que la narratrice est seule dans la forêt, elle se demande s'il n'aurait pas été préférable pour sa survie que le garde-chasse évoqué dès l'incipit soit en sa compagnie dans le chalet. Si son savoir-faire aurait pu être un atout, la survivante émet un tableau sans concession de ce qui aurait alors pu advenir : « Dieu sait ce que l'enfermement dans la forêt aurait produit chez cet homme. En tout cas, il était physiquement plus fort que moi, et je serais tombée sous sa dépendance. Qui sait, il serait peut-être aujourd'hui paresseusement allongé dans la cabane après m'avoir envoyée travailler. La possibilité de se décharger du travail doit être la grande tentation de tous les hommes. Et pourquoi un homme qui n'aurait plus à redouter la réprobation continuerait-il à travailler? Non, il vaut mieux être seule » (p. 76-77). La conception des mœurs réduit donc le rôle de la femme à son statut

d'épouse, de femme de maison, dans cette Autriche de l'après-guerre. Si la femme est mère - et la narratrice l'est doublement -, elle doit aussi s'occuper du foyer et de son mari. Être épouse, en somme.

Il en va de même des positions religieuses, liées aux valeurs sociétales. Cette religion a imposé des pratiques sociales à travers des fêtes symboliques. La narratrice du roman démontre souvent combien ces moments apparaissaient comme des rituels sociaux incontournables dans son ancienne vie. À propos de la Toussaint, par exemple, elle repense à l'hypocrisie sociale consistant à fleurir « les tombes des morts pour avoir le droit de les oublier » (p. 265) déplorant qu'« enfant, [elle] souffrai[t] de voir les morts si mal traités » (p. 265), avant de critiquer ouvertement les « prières apeurées » (p. 265) des fidèles sur les tombes, fidèles qui ne comprenaient même pas « que ce serait bientôt [leur] propre bouche morte que l'on bourrerait bientôt de fleurs en papier » (p. 265).

Les pratiques sociales sont ainsi imbibées par le dogme catholique, et le roman démontre, par la peinture de la société autrichienne qu'il dresse, combien il reflète l'Histoire et les mœurs d'une Autriche imprégnée par cette réalité vue de loin. Marlen Haushofer érige ainsi un mur imaginaire entre cette réalité - ce désormais ancien monde pour son personnage - et ce microcosme naturel où la protagoniste de la fiction repense à cette époque, la revit, mais l'oublie aussi, au profit d'un monde bien plus humain : celui de la nature.